Bisaro (Xavier). *Chanter toujours. Plain-chant et religion villageoise dans la France moderne (XVI^e-XIX^e siècle)*

Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010, 246 p.

Anne-Marie Chartier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2621>

DOI : 10.4000/histoire-education.2621

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2013

Pagination : 136-139

ISBN : 978-2-84788-498-2

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Anne-Marie Chartier, « Bisaro (Xavier). *Chanter toujours. Plain-chant et religion villageoise dans la France moderne (XVI^e-XIX^e siècle)* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 137 | 2013, mis en ligne le 08 octobre 2014, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2621> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.2621>

BISARO (Xavier)

Chanter toujours. Plain-chant et religion villageoise dans la France moderne (XVI^e-XIX^e siècle)

Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010, 246 p.

Xavier Bisaro conduisait ses recherches « dans l'isolement inconscient » des chapitres de cathédrales et du plain-chant savant. Intrigué par la fréquence des « messes blanches » (sans prêtre) sous la Révolution, il a quitté la société capitulaire pour le monde des lutrins de village : pourquoi les villageois étaient-ils si attachés à un plain-chant qui écorchait les oreilles de la hiérarchie ecclésiale et des élites des Lumières ? « Chantre de lutrin. Se dit par ironie d'un mauvais musicien, d'un homme qui a la voix désagréable » (J.-J. Rousseau, *Dictionnaire de musique*, 1768). Or, le chantre de lutrin, c'est le maître d'école.

Il y avait là un objet historique non identifié : le plain-chant rural, qui fut pourtant « partout et pour tous », n'a été considéré ni par l'historiographie scolaire, polarisée sur le lire écrire compter, ni par les folkloristes cantonnés aux chants populaires profanes, ni par les musicologues liturgistes, méprisant le « chantre meuglant ou aboyant ». À la suite d'études pionnières (Hameline, Cheyronnaud), X. Bisaro déconstruit toute la tradition bibliographique fustigeant ce « fascinant musée des horreurs ». L'enquête commence dans la dynamique du concile de Trente, quand « la volonté tant laïque que cléricale favorise un couplage étroit entre enseignement scolaire et vie paroissiale ». À l'arrivée, un livre passionnant pour les historiens de l'éducation, puisque le plain-chant touche l'instruction religieuse, les apprentissages scolaires et la socialisation rurale.

L'instruction religieuse. Les petites écoles de la reconquête tridentine répondent aux défis de la Réforme avec ses propres armes, l'enseignement et le livre. On pense aussitôt au catéchisme, moins souvent à la messe quotidienne, où le plain-chant résonne en latin. Comme le maître au lutrin chante tourné vers l'autel, tournant le dos à ses élèves, la pédagogie du culte ne peut être celle des Frères lasalliens qui surveillent leurs élèves et distribuent des chapelets pour les occuper à des récitations silencieuses. Les garçons des campagnes chantent, car « la meilleure manière d'entendre la messe est de s'unir avec le prestre, en sorte qu'on entre dans l'esprit des paroles qu'il prononce » (*Missel parisien*, 1701). Dans l'abondante édition de livres portatifs, les livres d'oraisons en français comme les missels bilingues font des fidèles des spectateurs du « Théâtre divin ». D'autres, sans traduction, sont faits pour écouter

le chant et chanter soi-même : « Lorsque les choristes entonnent l'Antienne de l'Introït, on fait sur soi le signe de la Croix et l'on peut joindre sa voix à celle du Chœur » (1778). Certains couplent paroles et musique, comme celui qui aide le compagnon-vitrier Ménétrà à chanter au cours de son périple.

Le chant latin fait-il entrer « dans l'esprit » des paroles du prêtre ? Pour Colbert de Croisy, évêque de Montpellier, « la grande habitude à réciter & chanter ces prières publiques dès l'enfance fait que la plus grande partie du peuple sait ce qu'elles veulent dire [...] sans parler des traductions et instructions des Pasteurs » (1702). On voit pourtant l'écart entre la participation mentale qui porte sur le « sens » de la célébration et de son mystère, et la participation corporelle, auditive et vocale, où l'acte de chanter a valeur en soi. L'effet du plain-chant, dit X. Bisaro, est plus sémiotique que sémantique, il est le geste rituel et social « faisant église ». Or, sur un canon intangible, le répertoire musical foisonne de nouveautés savantes. Les éditeurs, anticipant les difficultés, simplifient les mélodies, lissent les nouveautés, mais nombre d'airs heurtant les habitudes vocales sont « contrefaits ». Contre l'évêque qui veut unifier les pratiques, chaque village tient à ses us, qui ont fixé des fautes d'autant plus intangibles que tous chantent par cœur. Car c'est l'écoute et la répétition qui constituent la base de tous les apprentissages.

Le plain-chant est donc le premier apprentissage scolaire. Xavier Bisaro éclaire le couplage chanter/lire, peu traité dans l'histoire de l'école. Les traités pédagogiques, diserts sur les trois rudiments, sont discrets sur le plain-chant, pourtant visible à travers ses effets sur la lecture : usage de livres liturgiques dans la classe, attachement au latin d'église, à la syllabation accentuée des phrases, au ton psalmodique qui contamine toutes les lectures : « la plupart chantent en lisant et en épelant. D'autres prennent en lisant des tons plaintifs et langoureux ou autres non moins révoltants » (Hélié, 1784). Le parallélisme des procédures pour apprendre à chanter et lire se voit dans l'épellation (Pé-A Pa, Té-Ê-Er, Ter, Pa-ter) qui permet de « déchiffrer » les textes à lire et les partitions à chanter. Le texte imprimé et la partition, à la fois récités et lus, jouent « un rôle d'aide-mémoire et d'instance de vérification ». Dans une étape ultérieure, les savoirs acquis sur le répertoire de base seront transférés (par certains) à la lecture de textes inconnus. Cependant, sur les contrats d'embauche du XVIII^e siècle, le plain-chant n'est plus en première place, comme au XVII^e siècle, il est parfois même absent. Est-il en recul dans la pratique ? Pour X. Bisaro, c'est parce que le plain-chant fait partie de la culture paroissiale que le maître peut se recentrer sur des tâches scolaires :

inutile d'entraîner autant les enfants, la sociabilité villageoise adulte y pourvoit. La greffe tridentine a donc pris, comme on le verra pendant la Révolution.

Reste à saisir cette sociabilité villageoise. Contrairement aux Frères qui vivent séparés de leurs élèves, le maître-chantre fait partie de la communauté qui l'a recruté pour assurer «le service public du culte» à la messe dominicale, chantée par obligation canoniale, mais aussi aux matines, vêpres, saluts, enterrements, obits, fêtes locales. Toute la paroisse a assisté à l'épreuve de plain-chant et de lecture, alors qu'un jury réduit a testé l'écriture et le calcul au presbytère. Quand plusieurs candidats sont en lice, les amateurs de joutes vocales accourent. À une articulation claire, retenue et liée (attendue par le curé), le village préfère les voix puissantes des basses, avec gestes et coups de glotte : «Il avait la voix si terrible et si belle, que dès qu'il commençait à chanter tous les chiens s'enfuyaient de l'Église» (éloge funèbre de Michel Morin, 1713). Le plain-chant pour louer Dieu est aussi un défi entre hommes. Si le curé s'en irrite, les incidents en pleine messe ne sont pas rares. L'assemblée «murmure» alors en faveur du chantre, qui fait partie du monde des hommes, avec qui il chasse, va à la taverne, conduit les charivaris. Il dirige les autres chantres, recrutés pour leur notabilité (marguilliers, laboureurs) ou leur belle voix. Il pousse d'anciens élèves à se joindre au chœur des hommes, à être en tête des processions, à la grande fierté de leurs proches. Non régi par des statuts canoniques, le lutrin comporte ainsi une marge de jeu où les conflits révèlent les dynamiques d'appropriation et de communion collectives.

Sous la Révolution, le chantre, reconnu comme une sorte de vicaire non ordonné, est vite pris entre prêtres jureurs et insermentés. Dans les églises fermées ou devenues temple de la Raison, certains osent (en fracturant parfois la porte, mais sans toucher à l'autel) chanter les offices, célébrer des mariages et des enterrements. Au nom de la «souveraineté populaire» et de la loi de ventôse an III qui ne reconnaît aucune structure ecclésiastique, l'assemblée de base soutient publiquement ces messes blanches. Les autorités ne savent comment réprimer ce délit non prévu par la loi, tandis que les évêques émigrés voient avec inquiétude poindre un catholicisme sans prêtre.

Après la Restauration, la parenthèse se referme, le maître-chantre est en sursis. Le projet d'instruction utilitaire sépare à terme charges scolaires et paroissiales. Les chorales mêlant voix d'enfants et de femmes imposent une autre esthétique musicale et religieuse, sur fond d'harmonium. Cette cléricatisation liturgique ôte au chantre sa place et son pouvoir, relègue les hommes

au fond de l'église et les jeunes gens cessent de s'agréger à la vie paroissiale. Dès 1860, des curés s'inquiètent de cette féminisation par défaut. En 1950, un jeune curé rencontre les derniers chantres, sans lutrin ni livre, mais toujours en chape et chantant à pleine voix, la sueur au front. «Prenez de la graine, l'Église est une fête», semblent lui dire ces témoins d'une religion populaire «en acte», aussi dissonante qu'archaïque (Bernard Alexandre, *Le Horsain. Vivre et survivre en pays de Caux*, 1988). Tardive épitaphe sur «la beauté du mort», le livre de X. Bisaro ajoute la musique religieuse au dossier toujours ouvert des tensions entre élites et cultures populaires.

Anne-Marie CHARTIER

BELHOSTE (Bruno)

Paris savant. Parcours et rencontres au temps des Lumières

Paris : Armand Colin, 2011, 311 p.

Après s'être intéressé dans ses précédents ouvrages à un mathématicien, à une institution d'enseignement scientifique et au système d'enseignement des sciences au XIX^e siècle¹, Bruno Belhoste tourne le regard vers une autre période – celle des Lumières – et élargit son terrain d'enquête à une ville tout entière – Paris.

Paris savant s'ouvre sur un chapitre consacré à l'Académie des sciences, avant de parcourir les différentes institutions scientifiques de la capitale (chap. II) et de reconstituer la multiplicité des lieux où fourmillait alors l'activité scientifique, que ces lieux soient destinés à l'enseignement, au spectacle ou qu'ils relèvent du monde des manufactures et des métiers (chap. III). En jouant sur cette triple focale, Bruno Belhoste met au jour la diversité de la présence des sciences à Paris. Si le fait d'accorder de l'attention aux acteurs «ordinaires» est aujourd'hui un leitmotiv de l'histoire des sciences, il faut bien reconnaître que peu d'études accordent effectivement un traitement symétrique aux différentes échelles où se fait la science – une analyse de ce type étant a fortiori encore

1 Bruno Belhoste, *Cauchy, un mathématicien légitimiste au XIX^e siècle*, Paris, Belin, 1985; *Id.*, *Augustin-Louis Cauchy: a biography*, New York, Springer, 1991; *Id.*, *Les Sciences dans l'enseignement secondaire français, textes officiels (1789-1914)*, Paris, INRP/Economica, Paris, 1995; *Id.*, *La formation d'une technocratie : l'École polytechnique et ses élèves de la Révolution au Second Empire*, Paris, Belin, 2003.